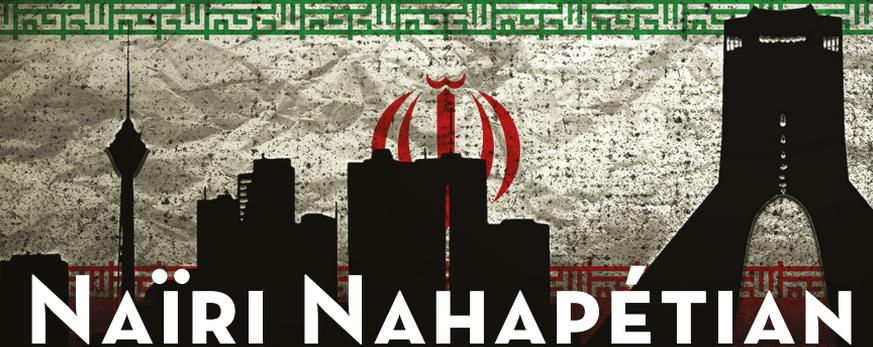
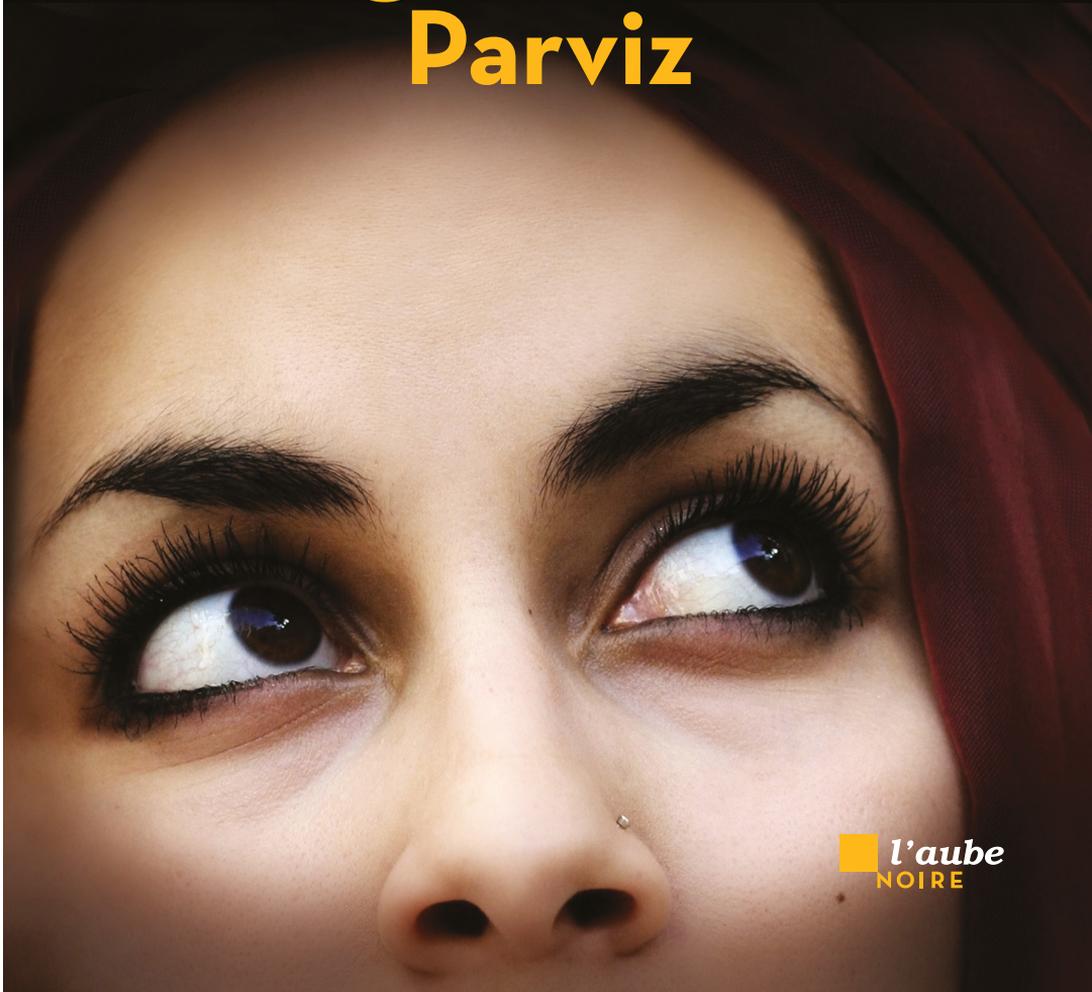


P O L A R



**NAÏRI NAHAPÉTIAN**  
**Un agent nommé**  
**Parviz**



 **l'aube**  
**NOIRE**



UN AGENT NOMMÉ PARVIZ

La collection *L'Aube noire*  
est dirigée par Manon Viard

© Éditions de l'Aube, 2015  
[www.editionsdelaube.com](http://www.editionsdelaube.com)

ISBN 978-2-8159-1198-6

Näiri Nahapétian

# Un agent nommé Parviz

roman

*éditions de l'aube*

De la même auteure :

*Qui a tué l'ayatollah Kanuni ?*,  
éd. Liana Levi, 2009 ; éd. Points-Policier, 2013

*Dernier refrain à Ispahan*,  
éd. Liana Levi, 2012 ; éd. Points-Policier, 2014



Avertissement de l'auteur: ce livre est une œuvre de fiction.  
L'intrigue et l'ensemble des personnages ont été inventés de  
toutes pièces.

## 1. Je suis mort le 2 novembre 1979

« Je suis mort le 2 novembre 1979, pendu dans ma cellule par des Gardiens de la révolution aux ordres de Khomeyni. Quelques jours auparavant, j'avais fait une courte apparition à la télévision officielle afin de confesser mes crimes : j'étais un agent de la CIA à la tête d'un complot visant à renverser la République islamique. Mes « complices » ont été exécutés peu après. Du moins, c'est ce que me répétaient mes bourreaux chaque fois qu'ils m'arrachaient un nom. Vous n'étiez pas née alors, mais ceux de ma génération se souviennent que les interrogatoires ont été longs, douloureux, et la nouvelle selon laquelle on m'avait crevé les yeux a fait le tour de Téhéran. Rumeur macabre, servant tant à réjouir mes ennemis qu'à semer la terreur parmi les opposants... »

Sur ces mots, Parviz s'interrompit et fixa son invitée de son regard clair, avant de lui tendre un verre transparent cerclé d'un filet d'or. Il n'était pas grand, mais svelte, élégant, et s'exprimait en français comme s'il était né dans ce pays.

« Vous ne me croyez pas ? » reprit-il en faisant tourner son verre à thé entre ses doigts.

Kiana ne répondit rien, gênée : de quoi était-elle censée douter ? Du fait que l'homme qui s'adressait à elle était mort, ou qu'on lui avait crevé les yeux ? *Manifestement ni l'un ni l'autre n'était vrai*, songea-t-elle en goûtant son thé.

Puis elle le sucra avant de le porter une nouvelle fois à ses lèvres.

« Je vois bien que vous ne me croyez pas, prononça Parviz comme pour lui-même. Et je commets peut-être une erreur en vous parlant à cœur ouvert... Ne le prenez pas mal! Je ne dis pas cela pour vous blesser. J'ai évité mes compatriotes pendant si longtemps que j'en oublie nos codes habituels de politesse. Ceux qui m'ont sauvé ne pensaient pas que je pourrais vivre à Paris sans être repéré par les Iraniens. Ils m'ont même proposé de changer de visage, comme dans un vieux film d'espionnage. Puisque je tenais tant à regagner la ville où tout avait commencé, il fallait éviter à tout prix qu'on me reconnaisse... »

*Changer de visage ? La ville où tout avait commencé ? Mais que signifiait ce charabia ?* s'énerma Kiana intérieurement. Et pourquoi son mari tardait-il à arriver, la laissant seule avec cet étranger ? Ce retard inexplicable ne lui ressemblait pas.

« ... Car tout a commencé à Paris. Plus précisément, dans un café du Quartier Latin où la CIA m'a approché alors que j'étais le leader d'une organisation marxiste d'étudiants iraniens en exil. Il faisait beau ce jour-là. Paris reprenait vie après de longs mois d'hiver, au ciel pesant. C'était en avril ou mai 1974, à moins qu'il ne s'agisse de 1975, je ne me souviens plus très bien... »

Et Parviz se leva, faisant mine de chercher dans sa mémoire tout en observant le jardin par la porte-fenêtre.

Or Kiana ne souhaitait nullement ce genre de précisions. Elle n'avait rien demandé, si ce n'est de passer une audition pour un festival de musique orientale. Et voilà qu'elle se retrouvait à écouter les élucubrations d'un original. Où était son mari ? Et les autres musiciens ? Ce Parviz avait-il toute sa tête ? Hier, quand il les avait abordés après le concert, il leur avait pourtant paru tout à fait normal. Fin, cultivé, intelligent, sa connaissance du

répertoire traditionnel iranien semblait inépuisable. Pas une seconde, Kiana n'avait mis en doute le fait qu'il l'avait entendue jouer il y a quelques années à Istanbul. Pas une seconde, elle n'avait douté qu'il l'invitait avec d'autres instrumentistes pour planifier une tournée en France. Pas une seconde, elle n'avait imaginé que cet homme pouvait ne pas être ce qu'il prétendait : le programmateur d'un événement culturel important.

« Peu importe la date exacte ! déclara Parviz en revenant s'asseoir. Le régime du Shah était alors une dictature sanglante et corrompue, qui ne nous laissait pas d'autre choix que l'exil ou la prison. Tout cela doit vous sembler familier, chère madame. Les choses ont finalement peu changé en Iran, je le sais. Et même un fidèle du régime comme votre mari est aujourd'hui confronté à ce dilemme... »

À ces mots, Kiana, qui cherchait une formule pour s'éclipser, l'écouta d'une autre oreille. Que signifiait cette allusion ? Et quel était ce mystérieux rendez-vous qui avait retenu Nasser au dernier moment ? Qu'avait-il de mieux à faire, le jour du nouvel an iranien ?

Kiana balaya la pièce du regard. Ce décor passe-partout l'avait immédiatement gênée, comme si elle se retrouvait dans un appartement-témoin. Hormis le service à thé, il n'y avait là aucun souvenir d'Orient – tapis ou céramiques. Pas même un signe de *Norouz*<sup>1</sup> ne rappelait quel jour on était ; ni fruits, ni cartes postales, ni germes de blé pour marquer la venue du printemps.

« L'Iran vous manque ? » demanda-t-elle.

Parviz répondit avec un demi-sourire :

« Je ne peux me poser ce genre de questions, voyez-vous. Car comme je vous l'ai déjà dit, je suis mort il y a plus de trente ans maintenant. »

---

1. Nouvel an iranien.

Kiana se leva aussitôt, prit son sac, sa guitare, et fit un pas vers la sortie.

« Je pense que mon mari ne viendra plus. Pouvez-vous m'appeler un taxi ? »

— Mais les autres musiciens ne vont pas tarder ! Ce sont des amis, je les connais, ils sont incapables d'arriver à l'heure. Je me demande d'ailleurs si votre mari n'a pas cherché à me joindre, ajouta Parviz en sortant son téléphone portable de sa poche. Avez-vous consulté vos messages ? »

Kiana chercha dans son sac le Nokia que son mari lui avait donné en arrivant à Paris. Un vieux modèle à la teinte grenade, qui avait dû lui servir lors d'un précédent voyage.

Elle tenta de joindre Nasser, puis composa en vain le numéro de leur chauffeur, Vakil. Elle était à des kilomètres de Paris. Sans voiture. Comment retrouver son chemin ? La musicienne se sentait nauséuse, des gouttes de sueur perlaient sous son foulard. *Ce devait être l'atmosphère de cette pièce surchauffée*, se dit-elle. Oui, c'était sûrement la chaleur qui l'étourdissait... Ignorant les signes de son malaise, son hôte poursuivait son récit :

« Vous vous demandez sûrement comment un anti-impérialiste comme moi a pu se vendre aux Américains. Ce n'est que le moindre de mes paradoxes. J'étudiais alors la sociologie, je n'avais pas vraiment de métier, la politique était toute ma vie. Et puis, comment vous dire ? Le jeu paraissait si simple. Vous n'êtes pas convaincue ? Je vous sens sceptique. Mais laissez-moi vous décrire l'homme qui m'a approché, en ce jour ensoleillé, dans un café parisien. Il s'appelait Denison, c'était un Américain à la calvitie précoce qui portait d'épaisses lunettes en écaille. Bon vivant, cultivé et chaleureux, il habitait une chambre de bonne sur l'Île-Saint-Louis et avait l'air de tout sauf d'un agent de la CIA... »

Il s'interrompit, observant d'un air soucieux Kiana qui s'apprêtait à partir.

« Denison ne m'a jamais donné aucun ordre, ne me proposait pas de passer des messages codés. Rien ne le différenciait des autres étudiants étrangers du Quartier Latin. Il se contentait d'être là pour suivre les événements de près, et n'attendait qu'une chose de moi, que je sois au bon moment, au bon endroit. Et j'étais là en effet quand l'opposition marxiste en exil a commencé à se structurer. Dès les premières manifestations dans les universités de Téhéran, j'ai encouragé ses membres à soutenir leurs camarades en Iran. J'étais là également auprès de Khomeyni à son arrivée à Neaufle-le-Château. Je lui ai servi d'interprète. Et c'est moi qui ai demandé au gouvernement français de mettre à sa disposition les moyens de communication dont il avait besoin. Vous ne me croyez pas ? Vous vous dites : il se vante, c'est un mégalo, il divague... »

*Il divague, oui, en effet,* se disait Kiana, qui connaissait l'histoire de son pays et le visage des hommes autour de Khomeyni. Aucun ne ressemblait à Parviz. Kiana se demandait par ailleurs où celui-ci voulait en venir. N'était-il pas en train de laisser entendre que le fondateur de la République islamique était manipulé par la CIA ? Seul un dangereux opposant pouvait colporter ce genre de bruits. Que dirait Nasser s'il entendait tout cela ? « *Pourquoi restes-tu là à écouter ces propos antirévolutionnaires ?* » Kiana n'avait que trop tardé.

Elle se leva, tenta en vain d'ouvrir la porte-fenêtre. Impossible de sortir par le jardin. À l'autre extrémité de la pièce, il y avait une deuxième porte, qui lui parut subitement hors d'atteinte. Parviz avait-il mis quelque drogue dans son thé ? Le breuvage lui avait semblé étrangement amer, mais elle y avait à peine touché. Kiana, affaiblie, regagna le canapé. Et ce personnage iconoclaste qui poursuivait son récit comme si de rien n'était !

« Sachez, ma sœur, que je ne me vante aucunement, je ne suis plus mégalomane depuis bien des années et sur

ce sujet, je ne divague jamais. Je suis par ailleurs tout à fait conscient que si je ne l'avais pas fait, un autre aurait servi d'interprète à Khomeyni, un autre aurait fait la liaison avec l'Élysée. Aurait-il également été payé par la CIA ? Peut-être pas. Peu importe, en réalité. Car cela n'aurait rien changé. La révolution était inéluctable, et les forces laïques trop divisées pour prendre le pouvoir. Les religieux, croyez-moi, se seraient de toute manière emparés du pays, auraient imposé le voile, interdit aux femmes de chanter... »

Une nouvelle fois, Parviz s'interrompit. Et Kiana se demanda s'il avait choisi cet exemple par hasard. Savait-il qu'elle avait une sœur, Zohra, qui rêvait de devenir chanteuse ? Mais comment aurait-il su cela ?

Sa sœur Zohra, exilée depuis six mois en Angleterre. Un sentiment d'inquiétude la gagna soudain, qui n'était dû ni à l'absence de son mari, ni au comportement insolite de Parviz. C'était une inquiétude bien plus ancienne et familière, qui l'étreignait chaque fois qu'elle pensait à sa sœur.

Zohra était de plusieurs années sa cadette, et il était de son devoir de veiller sur elle. Mais il était impossible de veiller sur Zohra, qui ne souhaitait rien de tel et refusait d'entendre raison ! À Téhéran, elle se faufilait la nuit, le jour, hors de la maison. Et la dernière fois que Kiana l'avait suivie pour la protéger – de la police, de la colère de Nasser, la protéger d'elle-même –, elle l'avait perdue dans la foule compacte d'une manifestation.

« Je vous sens pensive, remarqua Parviz d'une voix qui lui parut lointaine. Ma conversation commence à vous lasser ? Oui, je sens que je vous ennueie... Vous voudriez peut-être me parler de votre vie là-bas ? N'hésitez pas, si vous le souhaitez ! Vraiment ! Je suis devenu comme tous ces exilés qui guettent chaque jour les nouvelles d'Iran. Cela fait si longtemps que je ne suis pas rentré que je confonds mon pays avec son double sur internet... »

Il marqua une pause, souriant à son invitée.

Et soudain Kiana se souvint d'avoir cherché Zohra ce jour-là, dans le cortège où elle l'avait entraînée.

Elle se frayait un chemin en jouant des coudes au milieu de la marée humaine. Mais sa sœur semblait nulle part et partout à la fois. Il n'y avait non pas une, mais des milliers de Zohra, vêtues de leur uniforme islamique. Et cette foule étrange dans les rues de Téhéran produisait un son aigu, effrayant. C'était la voix mélodieuse de Zohra, transformée en un cri strident. C'était la voix des femmes à qui on interdisait de chanter. C'était le chant de sa sœur qui protestait.

« Nous ne devrions pas tarder à avoir des nouvelles », déclara alors Parviz en allumant la télévision.

Un plan immobile apparut sur l'écran : une pièce vide, une chaise. L'image manquait de précision, comme dans un film amateur.

Parviz reprit, avec cette familiarité agaçante :

« Croyez-moi, très chère Kiana, je n'ai nullement la prétention d'avoir manipulé Khomeyni. Et si quelqu'un a été manipulé, c'est bien moi, évidemment, et personne d'autre ! En 1975, à Paris, j'aimais une femme, Marianne, qui n'avait de cesse pourtant de me mettre en garde. C'était une rousse à la peau diaphane, dotée de ce charme puissant que dégagent toutes les grandes masochistes. C'était aussi une marxiste convaincue, et nous débattions âprement de la place de la religion dans la lutte des nations opprimées. »

Pendant ce temps, Kiana desserrait son foulard, reprenant des forces. Si elle avait été droguée, l'effet semblait s'atténuer, et elle avait peut-être une chance de s'échapper. Elle se leva, laissant son sac et son instrument à ses pieds.

« Je me demande ce qu'elle est devenue. Je ne crois pas qu'elle ait fait une belle carrière, ni un beau mariage ; Marianne ne doit pas avoir d'enfants. Je doute même qu'elle soit toujours vivante. Car je dois vous faire un aveu, ma sœur,

toutes les femmes que j'ai aimées ont perdu la vie à cause de moi... Mais revenez donc vous asseoir! *Khabesh-mikonam*, je vous en prie. Il s'agit là d'un de mes plus douloureux secrets. Vous avez eu l'amabilité de m'écouter, ayez la patience de me laisser terminer. »

Il s'interrompt, observant Kiana qui s'appuyait, étourdie, au dossier du canapé.

La télévision montrait toujours cette pièce vide, inquiétante.

« Marianne n'a jamais répondu à aucune de mes lettres. De retour à Paris, je l'ai cherchée, en vain : elle s'était comme volatilisée. Et quand j'ai appris que ses parents pensaient qu'elle avait rejoint à l'étranger un Iranien connu sous le nom de Parviz, j'ai compris, obscurément, qu'elle avait disparu par ma faute. "Tout cela va te perdre", me disait-elle en évoquant mon "double jeu". Comment avait-elle deviné ? J'étais extrêmement discret : je n'ai jamais flambé à des fins personnelles l'argent qu'on me versait ; elle n'a croisé aucun de mes contacts ; et je ne crois pas avoir parlé dans mon sommeil. Comment alors ? On était probablement trop proches pour que je puisse lui cacher quoi que ce soit. Peut-être éprouvez-vous également, ma chère Kiana, cette proximité avec quelqu'un de votre entourage. »

Choquée qu'il l'interroge ainsi, Kiana marmonna une réponse indistincte, tout en se demandant si elle était aussi proche de son mari. Malgré l'amour qui les unissait, celui-ci se comportait avec elle comme un père distant et autoritaire. Quant à sa sœur Zohra, Nasser n'avait de cesse de dire qu'elle avait un caractère irrationnel ! Ses révoltes et ses sautes d'humeur étaient pour eux une source permanente de mystère.

Son hôte attendait, la théière à la main, qu'elle lui tende son verre. Kiana refusa d'un geste. Parviz se versa un autre thé.

« Marianne a dû apprendre mon exécution par la presse... Pourquoi cette mise en scène, me direz-vous? (Et Parviz fixa de nouveau Kiana de ses yeux clairs.) Pourquoi avoir fait croire à ma mort pour me garder en vie? J'ai été emprisonné quelques jours avant la prise d'otage à l'ambassade américaine. Je suis officiellement mort une semaine après. Comprenez-vous maintenant pourquoi je suis toujours là? Khomeyni a tenté durant cette période de m'utiliser pour échanger la libération des otages américains contre l'extradition de l'ancien Shah, réfugié en Égypte. Et ceci dans le plus grand secret puisque personne, hormis ses plus proches fidèles, ne devait savoir que j'étais toujours vivant, en train de discuter avec le grand Satan. »

Kiana jeta un regard à la pièce vide sur l'écran. Le plan fixe sembla vibrer un instant. Où était Nasser? Que lui avaient-ils fait?

« Je vais rentrer, dit-elle d'une voix qu'elle voulut ferme. Pouvez-vous m'appeler un taxi? Mon mari m'attend.

— Le portable qu'il vous a donné ne fonctionne plus? réagit Parviz. Ça ne m'étonne pas: un homme comme votre mari ne laisse rien au hasard. Il a suffisamment joué les intermédiaires pour apprendre la vigilance... »

*Un homme comme votre mari, jouer les intermédiaires...* Kiana en avait assez de ces sous-entendus! Que voulait-il dire, à la fin?

« Vous vous trompez, mon mari ne fait pas de commerce. Il est ingénieur, dans le secteur automobile.

— Mais vous ne buvez rien! Voulez-vous un autre thé? Un verre d'eau? Ne refusez pas: le *taarof*<sup>1</sup> est inutile avec moi... Vous n'êtes pas pressée, vous savez. Votre mari sait que vous êtes là. C'est lui qui m'a demandé de vous protéger. »

---

1. Code de politesse iranien.

En réponse, Kiana, toujours debout, le fixa avec colère.

« Je comprends votre scepticisme : vous vous demandez sûrement pourquoi Nasser vous a confié à un agent de la CIA. Je ne travaille plus, voyez-vous, au sein de l'illustre compagnie. D'autres États font désormais appel à moi, en particulier la France...

— Où est mon mari ? l'interrompit Kiana. Que lui avez-vous fait ? »

Mais l'autre ignora sa question.

« Quelle heure est-il ? C'est Nasser qui a insisté pour que vous ne sachiez rien. Afin, sûrement, de vous protéger de votre chauffeur Vakil. Prenez-donc encore un peu de thé ! Une boisson chaude vous fera du bien. Rassurez-vous, les stupéfiants que je vous ai administrés sont sans danger. Je suis un très bon apothicaire : cela fait partie de mes multiples talents professionnels... »

Tout en lui faisant cet aveu, Parviz se tourna vers l'écran, où un homme prenait place sur la chaise. Kiana, le cœur battant, reconnut son mari. Il paraissait calme, n'était ni entravé dans ses mouvements, ni blessé. Nasser commença à s'adresser à elle en français. Troublée qu'il lui parle dans cette langue, Kiana ne saisit pas d'abord la teneur de ses paroles. Mais les mots qu'il prononça par la suite étaient parfaitement clairs. Ils l'emplirent de stupeur et de colère.

« Ma chère femme, tu as toutes les raisons de m'en vouloir de ne pas t'en avoir parlé, mais j'ai décidé de ne pas rentrer en Iran. »